

Elle n'a nulle besoin de courir les réunions publiques, ni de pérorer, ni d'occuper d'elle-même l'opinion. Elle connaît ses droits, s'en contente, ne perd point de temps à en réclamer de nouveaux.

Enfant, elle connaît déjà de la loi les prescriptions qui assurent sa liberté. A seize ans, il lui sera permis de répudier l'autorité paternelle, si elle fournit devant un magistrat la preuve que cette autorité s'exerce à son détriment ; le juge l'autorisera alors à quitter la maison de ses parents et à habiter seule, sous la condition de se bien conduire. A vingt et un ans, elle se trouve maîtresse d'elle-même, libre de se marier sans consulter personne. Mariée, elle conserve, en vertu d'une loi spéciale, la faculté d'agir, de faire du commerce, d'administrer ses revenus, de faire saisir au besoin le salaire de son mari si celui-ci néglige son ménage. Jamais elle n'abdique.

On sait de combien peu de formalités se compose un mariage anglais : une visite au *registrar*, une dépense de quelques shillings, deux témoins, aucun papier. Mais il faut examiner ces mœurs de près pour se rendre compte de la liberté laissée à la femme anglaise.

Le mois dernier, comme j'étais entré chez un papetier, mon voisin, pour plusieurs emplettes, la fille du marchand m'ajourna à quelques jours, n'ayant pas en magasin le papier que je réclamais.

— Soit, dis-je. Je vous le demanderai la semaine prochaine.

Elle hésita un peu, puis :

— C'est que, dit-elle, je ne serai plus ici la semaine prochaine... Je dois me marier demain... Seulement ne le dites pas à mon père, il n'est pas encore prévenu.

De fait, le père ne fut prévenu qu'au dernier moment, par le fiancé lui-même, qui lui parla à peu-près en ces termes :

— J'épouse votre fille dans une heure. Elle ne vous en a pas parlé parce que vous auriez essayé de vous opposer à son mariage. Tout est prêt. Votre fille va aller s'habiller chez ma mère, et nos témoins attendent dans le landau qui stationne devant la porte. Maintenant, croyez-moi, passez une redingote et venez assister à la cérémonie. Ce sera plus convenable, plus correct.

Et le père a passé sa redingote et a assisté à la cérémonie, parce que c'était plus correct.

Presque au même instant, à l'occasion d'un mariage, une jeune fille de vingt et un ans se livrait, dans Saint-Martin's Church, à une manifestation qui n'a surpris personne, qui a même bénéficié d'une approbation presque unanime.

Au moment où le clergyman, procédant à la cérémonie, demandait selon l'usage :

— Qui donne cette femme à cet homme ?

Miss Ethel B... a empêché son père de répondre et s'est adressée directement à l'officiant :

— Personne ne me donne à l'homme que j'ai choisi, sinon moi-même. La question que vous venez de formuler date des temps heureusement passés où la femme était considérée et se considérait comme une chose, comme une esclave dont les parents disposaient à leur guise. Si je ne consentais pas à m'unir à mon fiancé, aucune force humaine ne saurait m'y contraindre. Je prie donc respectueusement mon père de ne pas vous répondre, et je vous déclare, puisque vous m'interrogez, que je me donne moi-même l'homme que voici.

Le clergyman a avoué depuis que cet incident lui donna plus d'embarras que de mécontentement. Il s'inclina sans mot dire. Peu après, il lui fallut demander à miss Ethel B... si elle promettait "respect et obéissance" à son mari.

— Si je ne le respectais pas, reprit la mariée, je ne serais pas ici, et je continuerai à le respecter tant qu'il méritera mon respect, à l'estimer, tant qu'il sera digne de mon estime. Mais je ne m'engage pas à lui obéir. Je prendrai un époux, un ami tendre ; non pas un maître.

Tout ceci dit sur le ton le plus tranquille, sans animation, presque sans geste, avec une évidente intention de respect pour le clergyman et les assistants. Le fiancé ne marquait aucune surprise ; il approuvait de la tête, en souriant.

La femme de Londres travaille, et quand elle cesse de travailler, elle voyage. Des jeunes filles de dix-huit à vingt ans font des excursions d'une semaine, seules ou accompagnées d'une amie ! On en cite qui sont allées seules rejoindre une sœur mariée à Malte, en Egypte et même aux Indes sans que l'on pût concevoir pour elles plus d'appréhensions que s'il se fût agi d'un jeune homme, sans que la voyageuse elle-même fût troublée par l'inquiétude d'un péril.

C'est que la femme de Londres est élevée dans un esprit de confiance et d'intrépidité qui fait défaut à l'éducation française. Il s'ensuit qu'elle paraît un peu "garçonnière," pour employer le néologisme courant. On s'habitue à cette apparence, à ce je ne sais quoi de correct et de froid qui commande la réserve sans empêcher la sympathie. Elles n'en sont ni moins jolies, ni moins blondes, ni moins roses, ni moins sveltes, ni moins tendres. C'est se faire tort à soi-même que de renoncer à les admirer par soumission à la routine, et c'est les méconnaître que de leur refuser la grâce.

NOVEMBRE

Novembre s'ouvre par un glas. Aucun mois n'est plus désolé. Sa consécration au culte des morts et l'inénarrable tristesse de la nature en font l'époque la plus lugubre de l'année. C'est l'heure où l'homme songe forcément à ses fins dernières, et, faisant un retour sur lui-même, devient meilleur. Les premières gelées de septembre ont mordu les feuilles vertes ; octobre a rougi les plaines et jauni les érables, c'est vrai ; mais le soleil a des rayons encore ardents, la brise qui passe dans les bras décharnés des grands arbres est encore tiède ; l'été des sauvages, comme un regain de jeunesse, réchauffe le cœur et les membres ; ce sont les adieux de la belle saison, mais novembre venu, tout ce qui faisait le charme de l'été, la forêt vivante, le parterre odorant, la chanson des nids, la moisson dorée, l'eau limpide, tout, jusqu'au léger nuage blanc, tout a changé, ou disparu. Le ciel est blafard, l'onde est troublée, le bois se déserte, les nuées sont grisâtres ; le pied des bestiaux ne foule plus le chaume, les nids sont vides, la plaine nue, la vie absente. Ce n'est plus l'automne salubre qui rit dans les arbres chargés de fruits, et ce n'est pas encore l'hiver aux blancs frimas.

L'homme, soucieux et prudent, se précautionne contre les mois rudes. Les doubles croisées apparaissent aux fenêtres, on clôt toutes les ouvertures : la ouate molle bouche les interstices ; le père de famille jette un œil inquiet sur son bûcher. Le jour est court et la lampe s'allume de bonne heure. La veillée sera longue. Adieu les promenades dans l'air balsamique ! La pluie fouette les vitres, ou la grêle crépite sur le toit.

Mais vous avez des vôtres qui dorment au cimetière, et tous les soirs la cloche de la paroisse tintera pour les rappeler à votre mémoire, et du fond du cœur une ardente prière s'échappera pour les chers absents.

DIANA VAUGHAN

Melle Diana Vaughan, franc-maçonne haut gradée, qui vient d'embrasser le catholicisme, est née à Paris le 29 février 1864. Elle atteindra donc sa trente-deuxième année en février prochain.

Elle est fille de père et mère protestants. Sa mère était française. Son père, d'origine anglaise, s'établit dans le Kentucky deux ans après son mariage. Il se livra à l'élevage des bestiaux et laissa à sa fille une fortune considérable.

C'est le 25 mars 1885, que Diana Vaughan a été reçue *maîtresse templeière* dans le Grand Triangle Saint-Jacques, alors présidée par la fameuse Sophia Walder. Sa réception à ce grade fut compromise par son refus formel de poignarder une hostie. Elle déclara qu'elle ne croyait pas à la présence réelle du Dieu



Mlle DIANAGH VAUGHAN

des catholiques dans l'Eucharistie, et que, par conséquent, elle ne voulait pas commettre un acte de folie. Il fallut l'intervention personnelle du grand-maître Albert Pike pour lever à son bénéfice les exigences du règlement.

Mademoiselle Vaughan parle et écrit le français d'une façon parfaite ; c'est même sa langue favorite.

Elle possède une éloquence très entraînante et parmi les sœurs propagandistes du Palladisme, elle a certainement été la plus brillante conférencière que les Triangles aient jamais eue.

On sait que Diana Vaughan attribue sa conversion à Jeanne d'Arc.

P.-G. R.

Les Allemands n'aiment pas les choses simples, et ce trait de leur caractère se retrouve jusque dans la façon dont ils appréhendent leurs mets et leurs breuvages. C'est ainsi qu'ils croient améliorer leurs vins les plus généreux en y faisant macérer des fraises, des framboises ou toute autre sorte de fruits.

Les officiers, surtout, sont très friands de ce genre de breuvage. Guillaume II, s'inspirant de cette tradition, vient d'instituer à sa cour une mode qui ne manque pas d'une certaine poésie romantique : on n'y sert plus le champagne qu'après avoir effeuillé dans la coupe des convives quelques pétales de violettes.

Ainsi les Romains, au temps d'Horace, ne buvaient le cécube que parfumé de roses.